

Être Goy en Diaspora

Par Olivier Revault d'Allonnes

Où est-ce, la Diaspora? Partout sur terre sauf, dit-on, en Israël; et encore, il faudrait voir. En tout cas, s'il n'y avait que des Juifs «en Diaspora», dans ce pays sphérique identique à la planète, ils ne seraient plus en diaspora. De sorte que ce ne sont pas les Juifs qui font la diaspora, mais plus tard l'inverse. Pour qu'il y ait diaspora, il faut qu'il y ait des Juifs et des Goyim (on doit dire Goyim, mais ça fait pédant).

Là où l'affaire se complique, c'est que ces derniers ne se considèrent pas, eux, comme diasporiques ou, plus platement, comme dispersés; ils sont «chez eux». Situation du reste complètement absurde ; si Pierre et Paul sont tous les deux par exemple chez Paul, il va de soi que par définition Pierre aussi est chez Paul, on vient de le dire. Fort heureusement, la plupart des Goyim se fichent éperdument de ce genre de problèmes, dont ils ignorent jusqu'à l'existence. Toutefois, il y a ceux qui sont tout simplement antisémites, encore que ce ne soit pas si «simple». Et puis il y a les Goyim qui ont toute leur vie vécu avec des Juifs et fréquenté le judaïsme; un jour, ils se trouvent promus à une situation étrange, celle du Goy en diaspora. Goy parce que ça ne s'improvise pas : va-t-en changer de nom quand tu t'appelles Martin ou Dubois. Mais «en diaspora» quand même, parce qu'à la longue, ça s'attrape ; du reste, c'est une question de pure logique : prenez un Goy quelconque, faites-le vivre presque exclusivement en milieu juif, c'est lui qui adoptera des façons juives de sentir, de penser, d'agir. Le voici doublement en diaspora. Un, en tant que faux Juif parmi les Goyim. Deux, en tant que Goy parmi les Juifs. Supposez maintenant qu'une revue s'interroge sur l'identité juive. Peut-être que de saisir ce que c'est d'être non-Juif pourra servir aux non-Goyim.

Tout le monde sait bien, cependant, que c'est plus compliqué, que c'est tout le contraire, et que la relation est loin d'être symétrique et réversible. Le Juif en diaspora est contesté, il est autre. On (ou il) s'arrange pour le (se) mettre dans des situations où il devra se montrer «non autre», tout en sachant, quand il le faut, rester autre. Pour le Goy en diaspora (chez les Juifs), c'est tout différent : qu'il fasse un tout petit effort pour comprendre la situation juive ou le judaïsme, on porte joyeusement cela à son crédit. Mais s'il manifeste des ignorances ou des incompréhensions, après tout ce n'est pas de sa faute : il est déjà si sympa d'avoir fait une mitswa.

Regardez les années de l'occupation nazie : un Juif en aide un autre à se sauver, on trouve cela normal, évident, banal. Un Goy aide un Juif : on chante ses louanges, on écrit un livre, on fait une émission de télé. Pourtant, l'un comme l'autre ont accompli le même geste de solidarité. Conclusion provisoire : il est plus gratifiant d'être Goy «en diaspora», que d'être Juif en diaspora (sans guillemets).

Un ami new-yorkais m'a dit un jour : «je suis Juif du côté de mon père, Juif du côté de ma mère, mais pas du tout de mon côté à moi». (Il voulait du reste me mener perdue, puisque c'est une des histoires les plus juives que je connaisse). Mais imaginons le cas inverse : Goy du côté de mon père et du côté de ma mère, mais pas tout à fait de mon côté à moi. Pas tout à fait, parce qu'il faut malgré tout s'arranger pour rester un peu goy, sans ça on ne bénéficie plus du tout de cette étrange situation diasporique-renversée. Si le shabbat Goy devient Juif, tout s'écroule, ça va de soi.

Il y a trois ans, mon médecin, un Yid de vieille souche, me demanda pourquoi, moi, j'avais eu l'idée qu'il fallait organiser des « Journées de la culture yiddish ». Comme on doit éviter de répondre n'importe quoi à son toubib, je lui ai dit la vérité : ayant vécu toute ma vie au plätzl, dans le Marais, je me suis étonné qu'il y ait à Paris des Fest noz, des championnats de pelote basque, des danses auvergnates, des manifs Gardarem lou Larzac, et rien sur « ma » avec des guillemets culture. Il a bien ri, mais il m'a quand même soigné.

Pourtant : prenez un nouveau-né à Marseille. Ne trichez pas, prenez-le dans une famille non juive, comme on dit. Emmenez-le et elevez-le à Strasbourg. A huit ans, à quinze ans, il fera un Alsacien en parfait état de marche. Alors ? Mon médecin admettait en général la réalité du phénomène d'assimilation, mais dans un sens, pas dans l'autre. « Schwer tsou sein a Yid »¹, dit un vieux proverbe. O'oï oï, noch schwerer tsou sein a Shabbes Goy²...

Évidemment, le Goy en diaspora s'expose quand même à des difficultés qu'il serait mal-honnête de dissimuler. Avant d'entrer en diaspora, le Goy pourrait avoir des certitudes relativement claires, au moins sur certaines choses ; ou bien il pouvait lui advenir d'être capable de prendre une décision. Ou bien il pouvait se tenir à sa place, voire laisser les autres à la leur. Ou encore, quand il ne trouvait rien à dire sur un sujet quelconque, il lui arrivait de se taire, et à la limite d'écouter. Il y a même des Goids qui ne peuvent se défaire de la sale habitude de répondre à une question par une réponse ! Ou bien encore, lorsque quoi que ce soit lui paraissait incompréhensible, sans explication plausible, il n'en faisait pas forcément une maladie. Bref, c'était un être relativement clair, simple, solide, un peu frivole peut-être, mais prenant somme toute la vie comme elle se présente. Il est hélas trop certain que, lorsqu'il sera entré en diaspora (les

goujats disent : quand il sera enjuivé), il va perdre ces qualités pourtant précieuses. Pire : il en viendra un jour à penser que ces qualités sont des défauts ! Peu à peu il doutera de tout, et de lui-même pour commencer. Décidé qu'il était, il deviendra hésitant. Le blanc lui paraît blanc, et le noir noir. Fini : le blanc deviendra insensiblement pour lui soit un mélange de toutes les couleurs, soit une simple apparence de blancheur derrière laquelle se dissimule selon les uns ceci, selon les autres cela (je simplifie à l'extrême), soit encore que le blanc apparaisse en son intime essence comme la vérité du noir, comme après tout le noir est celle du blanc. Du reste, cela dépend des cas : bien sentir et bien exprimer ce réseau infini de relations toujours ambiguës et souvent absurdes, c'est un des grands progrès qu'il devra accomplir pour avancer en diaspora. Et puis il ne trouvera plus le sommeil tant qu'il n'aura pas résolu tous les problèmes.

Ce programme à vrai dire s'alourdit du fait que désormais il n'y a plus en face de lui des réalités définissables et maîtrisables, car si chacune présente un côté, c'est bien la preuve qu'il en existe encore au moins un autre, et probablement plusieurs, sans que pour autant l'autre côté de cet autre côté soit le même qu'on avait pris au départ pour le côté unique ou principal. Mais, d'un autre côté, cet autre côté lui-même est dit autre que le premier, probablement pour nous tromper et nous enfoncer dans la conviction que le premier côté est réellement le premier. A moins que, comme c'est souvent le cas, tel ou tel autre des autres côtés, dissimulé derrière la fallacieuse antinomie réductrice des deux premiers côtés, ne se révèle furtivement comme autre côté de l'un quelconque des autres autres-côtés, de sorte que l'autre côté n'est plus aussi autre qu'on le croyait, et qu'il n'y a plus du tout de côté qu'on puisse, si j'ose dire, laisser de côté. Comment voulez-vous, dans une situation du reste aussi grossièrement simplifiée que celle qui vient d'être évoquée ici, ne pas être par-

fois hésitant? Comment ne pas aller plus loin encore, pour y voir clair un jour?

Toutefois, avec un peu de chance, le Goy aura eu avant d'entrer en diaspora une petite enfance dans laquelle éventuellement il n'aura pas été élevé par une yiddishe mame. Et ça, ça compte dans la vie d'un homme.

Je ne voudrais pas profiter lâchement d'une revue qui a déjà assez de fil à retordre avec la question: qu'est-ce que c'est que d'être Juif? pour poser la question inverse et perverse: qu'est ce que c'est que d'être Goy? Simplement, qu'on permette au Goy semi-professionnel qu'on a fait de moi, de proposer à la question qu'est-ce qu'être Juif ? sa réponse partielle, provisoire, superficielle, empirique, mais portative et efficace : être Juif, c'est se réunir à deux, trois, dix ou (exceptionnellement) deux cents pour se poser la question qu'est-ce qu'être Juif ? On remarquera que lorsque les Goys ont organisé des réunions de ce genre pour s'interroger sur la différence entre les Juifs et les Goys, ça a donné l'inquisition et Adolf Hitler. Parce qu'ils avaient le pouvoir, et c'est très dangereux, le pouvoir.

Avant le premier tour des élections présidentielles de 1981 il y a eu une grande réunion à la Cartoucherie de Vincennes, justement sur ce thème: qu'est-ce qu'être Juif ? A la tribune, Alain Finkielkraut et le télé-rabbin Josy Eisenberg. C'était plutôt moins mauvais que les séances de voltige du même type auxquelles j'avais assisté. Après deux heures de pilpoul³ assez réussi, on est parvenu à l'idée qu'être Juif, c'est ne pas se prosterner devant les idoles, c'est être porteur du message de priorité de la loi morale sur l'événement, etc. Chose curieuse, la salle semblait étonnée de ce résultat: je parvins donc à la conclusion, la proportion des Juifs dans la salle ne devait guère dépasser 99 %, qu'il était grand temps que le Peuple du Livre se mette à le lire. Mais l'essentiel n'était pas là. A la tribune comme

dans l'auditoire, à l'évidence, et à preuve maintes interventions sur cette question, la préoccupation dominante était de savoir quel président allait sortir des urnes le 10 mai. Belle démonstration que, n'en déplaise au sionisme exacerbé et à tout isolationnisme, la situation de diaspora, ça existe, et c'est bien en prise sur la réalité.

Le Goy «en diaspora», lui, est en prise sur l'imaginaire (sans être un Goy imaginaire). Mais cela de façon assez paradoxale. En effet, s'il rêve qu'il devient Juif, c'est fini, le charme est rompu, rien ne marche plus. Il sera comme ces «compagnons de route», jadis, du parti communiste ; ils avaient signé l'appel de Stockholm, ils étaient tout beaux tout gentils. Mais que par aberration l'un d'eux adhère au Parti, du jour au lendemain il se faisait engueuler, exploiter, museler, soupçonner de tous côtés. L'important, c'est de rester Goy.

Ou bien alors, notre Goy en diaspora rêve que tout le monde devient Goy. Alors là le monde entier se fait terne, insipide, banal, conforme. C'est la lavasse universelle, une telle catastrophe qu'il vaut mieux ne pas y penser. Le sel de la terre, oui. Le sel sans la terre, c'est déjà un peu dur. Mais la terre sans sel, qu'est-ce que ça peut bien être ? Heureusement, ça n'existe pas. Allez nier Dieu !

Il ne reste donc qu'une solution, le rêve messianique. Renouvelé, rénové, modernisé bien sûr (et même post-modernisé, si possible), mais toujours messianique en son fond. Rappelez-vous, et je m'adresse ici à mes lecteurs juifs si je dois en avoir, rappelez vous que notre Goy est né Goy. Vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est. Si par un malheur supplémentaire il a été élevé dans une famille chrétienne, on lui a expliqué que le monde est sauvé, que le Messie est venu. Faites un effort pour comprendre cela. C'est difficile, mais il faut. Si donc notre Goy arrive à se convaincre que tout ne va pas pour le mieux, si malgré

tout il continue à espérer (et ça, c'est typiquement goy), il va rencontrer dans le judaïsme exactement ce qu'il cherche, à quelques aménagements près, et que ce soit dans la pensée religieuse ou en dehors d'elle: une attente sans cesse prolongée, et des certitudes morales que les démentis apportés par la réalité renforcent au lieu de les entamer (et ça, c'est typiquement juif). Comment alors une erreur parente, mais dans l'autre sens, de celle des antisémites, lesquels confondent le judaïsme comme culture avec les Juifs pris un à un comme personnes, il va s'installer tout content dans sa diaspora, devenue le lieu d'un multiple confort.

Non-Juif, il n'est l'objet d'aucune ségrégation dans la société globale. Mais il n'est non plus jamais taxé de marginalisme, encore moins de trahison, dans son milieu d'adoption. Non-Goy, il sait où se trouve la meilleure carpe farcie, il est dispensé de travailler le samedi, et s'il se fait des ampoules aux pieds aux manifs Copernic, ses amis juifs lui offriront du talc. Le droit à la différence se mue pour lui en droit à l'identité ; cette identité dont il change sans en changer la carte ; cette identité qu'il usurpe sans jamais encourir l'indifférence.

Plurielles n'est sans doute pas la tribune idéale pour lancer un appel aux Goys. Mais où le faire ailleurs ? Puisque Goy tu es et que Goy tu resteras, viens en diaspora, tu en auras tous les avantages, et aucun inconvénient. Lis la Torah, Spinoza, Freud, Cholem Aleichem et Bashevis Singer, Levinas, Konopnicki ou même Adorno, va voir les films de Woody Allen, écoute du Schönberg, Yehudi Menuhin

et Ben Zimet, redemande du saucisson d'oie (sans oublier le cornichon), apprends quinze mots de yiddish et, par courtoisie, au moins trois de judéo-espagnol. Tu verras, ce n'est pas si difficile, tu y arriveras. Mazel tov ! Mazel tov !

[Extrait de la revue *Traces*,
N°2, 2nd semestre 1981.]

Post-scriptum : je relis ce petit texte vingt-trois ans après l'avoir écrit. Il n'y a rien à changer. Peut-être à ajouter deux petites choses.

La première : pourquoi "notre" Goy s'est-il mis en diaspora ? Réponse : espère-t-il rencontrer moins d'antisémites dans les milieux non-goys ? C'est probable ; encore que...

La deuxième : il serait mal honnête de ne pas signaler que le Goy en question ne partage pas toujours l'attitude des non-Goys qu'il fréquente, à propos de l'État d'Israël. Il (le Goy) a la fâcheuse propension à considérer que cet État est un État comme les autres, c'est-à-dire avec ses militaires, ses génies et ses idiots, ses sages et ses putains, sa droite et sa gauche, son drapeau et ses ambassades, etc. Il est bien évident que les non-goys pensent aussi tout cela, mais toutefois à une nuance près : pour le Goy, Israël est, sur tous ces points, un pays comme les autres. Pour les non-goys, du moins ceux de gauche, Israël serait plutôt le seul pays à être comme tous les autres. Cela se sent, mais cela ne s'explique pas.

Notes

1 C'est dur d'être un Juif.

2 et encore plus dur d'être un « shabbes Goy » (non-Juif chargé d'exécuter les tâches interdites aux Juifs le jour du Shabbat).

3 Pilpoul : discussion talmudique.